

De l'Alpinisme à l'escalade libre : l'invention d'un style ?

Olivier Hoibian

► **To cite this version:**

Olivier Hoibian. De l'Alpinisme à l'escalade libre : l'invention d'un style?. STAPS: Revue internationale des sciences du sport et de l'éducation physique, De Boeck Supérieur 1995. hal-03125056

HAL Id: hal-03125056

<https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-03125056>

Submitted on 2 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'alpinisme à l'escalade libre L'invention d'un style ?

Si les transformations qui ont affecté les pratiques sportives au cours des années 1970, ont suscité, en France, de nombreuses contributions socio-historiques (notamment Pociello C., 1981), elles ont aussi souligné les insuffisances de certains modèles théoriques. En effet, les relations établies, à juste titre, entre la structure sociale et les caractéristiques techniques des différents sports se sont révélées beaucoup plus complexes que d'aucuns ne l'avaient imaginé. Par exemple, certains sports, apparemment très proches techniquement, se trouvaient être appréhendés comme antagonistes par leurs pratiquants (Clément J.-P., 1985). D'autres activités sportives, analysées comme présentant une forte corrélation entre leur structure technique et les compétences particulières des classes populaires furent brusquement investies par les classes moyennes ou supérieures (Defrance J., 1989 ; ou Loirand G., 1989).

Prendre pour objet d'étude « l'évolution des pratiques sportives » nécessite donc de s'interroger sur la caractérisation du changement. Face à cette question, deux analyses concurrentes ont été proposées. On peut les résumer par la formule familière suivante : Les transformations sont-elles liées à un changement des caractéristiques techniques des activités sportives ou bien est-ce la perception que s'en font les pratiquants qui s'est modifiée ?

La justification des mutations par la transformation de la technique ou l'apparition de nouveaux matériels est souvent privilégiée dans les versions « indigènes » de l'histoire de chaque sport. Elle présente l'avantage d'offrir une vision très simple, très cohérente dans laquelle les événements semblent s'enchaîner « naturellement ». Mais elle a pour contrepartie (et peut-être pour fonction), d'évacuer du débat l'enjeu que constitue *la définition sociale* de l'activité sportive observée. Elle occulte en particulier les opérations de « codage symbolique » que le groupe dominant effectue inmanquablement pour imposer, à travers sa propre « vision du monde », sa conception de la bonne manière de pratiquer¹.

1. Perspectives qui renvoient à une approche sociologique de type constructiviste développée notamment par Berger P. et Luckman T. (1989), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksiek. Traduit par P. Taminiaux.

Notre étude s'appliquera donc à bien cerner les processus de « recatégorisation symbolique » (Defrance J., 1985), qui s'exercent à l'occasion de la transformation d'une pratique sportive et de la redéfinition de l'activité qui s'opère à cette occasion.

Cette approche s'oppose aux analyses qui traitent du « sport » comme *d'une entité homogène*, qu'elles le glorifient ou qu'elles le condamnent². Elle s'appuie au contraire sur « la théorie des champs sociaux », développée par P. Bourdieu, selon laquelle les univers sportifs sont des espaces divisés, c'est-à-dire : « des espaces structurés de positions ayant chacun des enjeux et des intérêts spécifiques » (Bourdieu P., 1980) : l'enjeu central consistant alors à conserver ou à conquérir le pouvoir de définir la « pratique légitime ». Dans l'étude de ces processus, les périodes de rupture dans

l'évolution des sports, en particulier « les mutations qualitatives », comme la redéfinition des règles du jeu ou l'émergence de nouveaux « équipements », constituent des moments privilégiés d'observation. En effet, les tensions ou les conflits provoquent, généralement, une activation des oppositions qui structurent le champ, situation qui oblige souvent chacune des parties en présence à « prendre position », en exposant « sa conception » de l'activité donc ses « catégories de perception et d'appréhension ». Les divergences entre une analyse à partir d'un modèle technique et une analyse plus attentive aux aspects symboliques des pratiques se trouvent illustrées par l'évolution récente de l'alpinisme³ en particulier, dans les clivages qui ont accompagnés l'émergence de « l'escalade libre » en France. L'alpinisme présente la particularité remarquable d'être un sport sans règlement et sans arbitre (au moins jusqu'à ces dernières années), ce qui implique pour les pratiquants de disposer de principes éthiques susceptibles de les guider dans la détermination de la bonne manière de réaliser des ascensions. L'histoire de l'alpinisme est ainsi ponctuée de débat sur la question des principes ou, pour le dire autrement, d'un travail collectif de production et de légitimation éthique. Au cours des années 1970, l'émergence d'une nouvelle manière de grimper s'accompagne d'une période de tensions et de profondes divisions.

2. A l'instar des prises de positions idéologiques rassemblées par exemple dans Sport, culture et répression, Paris, Maspéro (1972) ; ou à l'autre extrémité de l'échiquier celles de Pierre de Coubertin.

3. Sous ce terme nous regroupons les différentes formes actuelles d'ascensions.

Afin de rendre compte de l'ampleur du conflit et de ses origines, nous allons essayer de préciser la nature des changements et la façon dont ils se sont produits. Mais une analyse de ce type ne peut faire l'économie de replacer les événements qu'elle décrit, dans leur contexte historique⁴. Domaines limités, relativement autonomes, les champs sociaux n'en sont pas moins perméables aux effets des « conjonctures culturelles » au sens de « configuration historique présentant une certaine unité » (Clément J.-P., Defrance J., 1987). Comme le montrent, par exemple, Dunning et Sheard, dans une étude sur la formalisation de « l'éthique de l'amateurisme » en Grande Bretagne, même dans le champ sportif, « les valeurs ne sont pas détachées du social ». Ainsi, pour analyser la scission entre le « rugby de l'union » (à XV) et le « rugby de la ligue » (à XIII), à propos de la professionnalisation de certains joueurs, ils sont amenés à re-situer les événements qui affectent ces univers sportifs particuliers, par rapport à l'évolution des « conditions historiques et sociales » de la fin du XX^e siècle, en Angleterre (Dunning E., Sheard K., 1976).

4. Approche défendue par Georges Vigarello qui plaide pour la constitution d'une histoire culturelle du sport : Vigarello G., (1988), *Techniques d'hier ... et d'aujourd'hui*, Paris, Co-Edition R. Laffont-Revue EPS.

Pour aborder le conflit qui a marqué « l'émergence de l'escalade libre » en France, nous avons essayé d'adopter une démarche similaire. Il nous semble possible en effet, d'identifier *un change d'état* (Bourdieu P., 1987) du champ de l'alpinisme entre 1965 et 1985 :

- Dans les années 1960, les pratiques et les représentations reflètent un certaine homogénéité et un certaine stabilité autour de la référence à « la haute montagne » comme espace d'accomplissement.

- A partir de 1980, le monde de l'alpinisme apparait comme un univers éclaté, divisé, avec une segmentation entre des modalités de pratiques différentes, voire divergentes, pour lequel « l'espace montagnard » semble avoir perdu son pouvoir unificateur. La transformation qui produit cet effet de dispersion est présentée habituellement comme le résultat du passage brutal de « l'escalade artificielle » à « l'escalade libre », c'est-à-dire en fait, comme la conséquence d'une révolution technique.

Après avoir montré les limites de ce modèle explicatif en nous appuyant sur une approche socio-historique (Pociello C., 1991), nous proposerons une analyse de l'émergence de la modalité « libériste » en tant que « rupture symbolique »,

LA RÉVOLUTION LIBÉRISTE OU LE MODÈLE DE LA RUPTURE TECHNIQUE

L'opposition entre « escalade artificielle » et « escalade libre »

Cette version de l'histoire de l'alpinisme qui présente la succession des événements comme une opposition entre « escalade artificielle » et « escalade libre », et qui s'est peu à peu diffusée parmi les pratiquants, peut se résumer en distinguant deux périodes :

- Les années de « l'escalade technologique ou artificielle » qui débutent dans l'entre-deux guerres et se terminent vers 1975. Les moyens techniques utilisés à l'époque (pitons, étriers, tamponnoirs, parfois même cordes fixes ...) permettent de gravir des dalles rocheuses ou des surplombs dénués de « prises ». Les grandes ascensions réalisées à ce moment-là sont les « directissimes », voies qui suivent les lignes les plus rectilignes, à l'aplomb du sommet. Au cours de cette période, l'objectif des pratiquants est essentiellement la réalisation de courses en haute montagne. Les « écoles d'escalade » permettent simplement d'améliorer les techniques d'alpinisme, c'est-à-dire essentiellement « l'escalade artificielle » (Fontainebleau constituant d'une certaine manière, un cas particulier).

- Une seconde période, caractérisée souvent comme une sorte de révolution, de rupture dans la façon de concevoir la pratique, et qui marque l'émergence de « l'escalade libre » en France. Cette fois, contrairement à la technique de « l'artificiel », le grimpeur ne doit faire usage pour se mouvoir que des seules aspérités du rocher : les prises. Les pitons et autres points d'ancrages ne servent que pour assurer la sécurité du grimpeur. Il ne peut donc plus les utiliser pour sa progression. Désormais, la montagne n'est plus le cadre exclusif de la concrétisation des « exploits ». La falaise, aménagée d'équipements de sécurité « en place », devient un espace où les performances peuvent être comparées. Différentes innovations techniques sont fréquemment citées comme étant à l'origine de la nouvelle grimpe comme, par exemple, l'utilisation des chaussons d'escalade, l'apparition des chevilles auto-forantes (spits), la mise au point des baudriers, etc.

Cette version de l'histoire, régulièrement reprise à travers les articles ou les ouvrages consacrés à cette période (par exemple Chambre D., Tribout J.-B., 1987), est conforme à la présentation des événements proposée par le porte-parole des tenants de « l'éthique du libre » : Jean Claude Droyer. Dans un article de 1975, intitulé « Aimer la montagne » (Droyer J.-C., 1975), celui-ci brosse un tableau très critique de la situation de l'Alpinisme. Cette activité y est décrite comme confrontée au début des années 1970 à une « crise majeure », liée à une perte de l'intérêt et du sens même de ce « sport ». Cette crise est fondée sur « certains excès » dans l'utilisation du matériel. L'usage « abusif » des moyens artificiels, la prééminence des buts sans souci de la manière, produisent une « dévalorisation » des réalisations. Elle se traduit par une surfréquentation des « voies renommées » et une « dégradation du rocher » liée au

surpilonnage. Face à ce qui est présenté comme une « dérive technologique », la révolution libériste vient substituer à l'alpinisme « artificiel » une nouvelle éthique. A partir de cette perception des événements, on peut dresser un tableau des oppositions construites pour différencier les deux modalités de l'escalade. A ces changements sont souvent associées les différentes innovations matérielles citées précédemment (chaussons d'escalade, spits, baudriers, etc.).

Artificiel	Libre
<i>Usage du matériel</i>	
Nombreux pitons à expansion	Coinceurs
Tensions de la corde	Corde uniquement en cas de chute
Etriers ou « pédales »	Pas d'étriers
Chute = Faute	La chute fait partie de l'activité
Chaussure rigide	Chaussons souples
<i>Itinéraire</i>	
Tracés rectilignes (directissimes)	Cheminement selon la disposition des prises
<i>Technique corporelle</i>	
Athlétique Statique Face à la paroi Prises en extrémité de pieds Grattonage Stéréotypée, répétitive	En placement Dynamique Orientations variées Développements latéraux Adhérence Déchiffrement du passage

FIG. 1 : Argumentaire classique de la différenciation entre « escalade artificielle » et « escalade libre ».

Limites du modèle technique

Cette version très simple, très cohérente de l'histoire de l'escalade, est celle qui a été retenue dans le monde de l'escalade à travers une sorte de « mémoire collective ». Cependant, lorsque, par une enquête socio-historique, on examine de près ce qui s'est passé, sur les différents sites d'escalade de l'époque, la réalité apparaît beaucoup plus complexe. On constate en effet que la technique de l'escalade libre est remise en question dès le début des années 1960, c'est-à-dire une quinzaine d'année avant le premier article sur « le libre », à partir de plusieurs pôles de renouvellement et selon différentes étapes.

Dans la région Sud-est où le climat favorise une pratique continue, des grimpeurs comme Michel Dufranc à Nice, en 1962, ou « le groupe Gamma » avec François Guillot à Marseille, développent une conception originale de l'escalade. Dès 1963, sur les

falaises de Freyr en Belgique, Claude Barbier peint en jaune les pitons qu'il ne touche pas. Ce renouvellement est le fait de petits groupes qui fonctionnent sur le mode du défi et qui élaborent leurs propres règles du jeu dans la recherche du libre (par exemple : « mettre le moins de pitons possible »). Ils poussent très loin le niveau de difficulté (6b, 6c actuel) avec un engagement exceptionnel. Mais ils ne remettent pas en cause la référence à la haute montagne (la plupart réalisent de grandes courses alpines, participent à des expéditions, passent le diplôme de guide brillamment, etc.).

Un peu plus tard, au début des années 1970, une nouvelle génération de grimpeurs va conduire *une transgression en douceur* des valeurs de l'alpinisme, c'est-à-dire sans ambition de diffusion au delà du cercle des initiés. La montagne appartient toujours à leur univers, mais ils privilégient d'autres lieux, en particulier les massifs calcaires ensoleillés et notamment les falaises du Verdon (site « ambigu », car intermédiaire entre la haute montagne et l'école d'escalade). A travers leur attachement à l'aventure collective et festive, l'engagement, l'ouverture des voies du bas, la tradition orale, des grimpeurs comme Bernard Gorgeon, Jacques Nosley, Jacques Keller et quelques autres, valorisent une conception hédoniste de l'alpinisme qui correspond bien à « la sensibilité anti-institutionnelle » des années 1968-1975 (refus de la hiérarchie, rejet de l'autorité, remise en question de la société de consommation, etc.) (Hamon H., Rotman P., 1988). Dans cette « conjoncture » particulière, où de nouveaux modes de vie se dessinent (Clément J.-P., Defrance J., 1987), un certain nombre de grimpeurs comme Christian Guyomar ou Christian Hautcoeur à Aix-en-Provence, décident de se consacrer totalement à leur « passion » et deviennent des « grimpeurs à temps complet ». Ce mode de vie « marginal » est à rapprocher des mouvements communautaires et de « retour à la nature » qui se diffusent à cette époque (Léger D., Hervieu B., 1979). Cette nouvelle manière de concevoir l'escalade entraîne une élévation sensible du niveau de difficultés atteint en *libre*, c'est-à-dire en espaçant de plus en plus les points d'assurance. De même dans le Saussois, ou les falaises de l'Ouest, les meilleurs grimpeurs comme Patrick Cordier, Jean-Claude Droyer puis Jean-Pierre Bouvier ou Pierre Laisné suivent une démarche similaire, en écartant les pitons pour favoriser les « envolées en libres ».

Nous observons donc que le modèle de *l'escalade artificielle* entre en déclin dès le début des années 1960. Une recherche continue de *l'escalade en libre* se développe localement, sans concertation et selon une culture orale, caractéristique des petits groupes affinitaires. Par ailleurs, aucune corrélation directe évidente ne peut être établie entre l'émergence de *l'escalade libre* et une innovation technique particulière. Enfin, entre *l'escalade en libre* et *l'escalade libre*, les différences purement techniques sont minces et elles disparaissent lorsque J.-C. Droyer réintroduit, avec la notion de « point d'aide », la possibilité de s'aider des pitons (Droyer J.-C., 1977).

Le modèle de la « rupture technique » se révèle donc inadéquat pour rendre compte du changement dans sa globalité.

L'ESCALADE LIBRE COMME RUPTURE SYMBOLIQUE

Les polémiques sur la question de « la fin et des moyens » se sont développées à plusieurs occasions dans « l'histoire de la conquête des montagnes » par les hommes. Derrière le débat technique, se pose en fait la question de la définition de la modalité légitime de l'escalade. Pour reprendre une formulation de Pierre Bourdieu, on peut dire que s'engage, dans un champ particulier, une lutte symbolique pour « le pouvoir de

produire et d'imposer la vision légitime du monde» (Bourdieu P., 1987) de l'Alpinisme et de la façon de s'y comporter. Distinguer ce qui est bien de ce qui ne l'est pas, que ce soit pour une pratique sportive ou pour toute autre activité humaine, revient à construire des catégories de perception et d'appréciation, un système de classement, c'est-à-dire « les mots, les noms qui construisent la réalité sociale» (Bourdieu P., 1987).

Ces constructions symboliques, élaborées pour attester une rupture significative, mettent en œuvre différentes opérations. Les stratégies les plus typiques de ces processus sont celles qui « visent à construire rétrospectivement un passé ajusté aux besoins du présent », comme lorsque le Général Flemming, débarquant en 1917, dit : « La Fayette, nous voilà ! » (Bourdieu P., 1987). Elles consistent à reconstruire une cohérence dans un univers en transformation, en recomposant la succession des faits de manière à les inscrire dans une suite logique qui aboutit « tout naturellement » à la situation présente.

Dans le champ qui nous intéresse, la reconstruction des événements passe par

1) *Une logique de démarcation se traduisant par :*

- Une dramatisation de la situation de l'alpinisme, présenté comme confronté à une « crise majeure » de son histoire, qui remet en cause « le sens même de l'activité » et menace son «intérêt» (Droyer J.-C., 1975).

- Une occultation de certains faits marquants, par exemple lorsque en 1975, J.-C. Droyer fonde le « nécessaire renouveau de l'alpinisme » par opposition à « l'escalade artificielle », donc en escamotant toutes les formes d'évolution « vers le libre », déjà bien engagées à l'époque (Hoibian O., 1991).

- La composition de tableaux d'oppositions, visant à « produire du sens par différence » et qui fonctionnent selon une logique duale (le bon opposé au méchant, le grand au petit, etc.).

Dans une période de tensions durables, ces opérations de recomposition symbolique prennent la tonne de provocations. En ce qui concerne le monde de l'alpinisme, elles ont eu un grand retentissement, en particulier les dépitonnages sauvages des voies existantes à partir de 1977, ou les inscriptions du style : «jeune, débutant, grimpeur du dimanche, retourne sur tes pas, cette école n'est pas pour toi ! elle est réservée à la race des seigneurs, à l'élite ! » placardée sur le chemin d'accès aux falaises de Clécy.

2) *Une logique identitaire*

Cette reconstruction du monde *de l'alpinisme* qui consiste « à séparer et à réunir souvent dans la même opération » (Goodman N., 1975), se concrétise dans l'élaboration d'une nouvelle typification, destinée à caractériser une « escalade idéale ». Elle va amener les pratiquants à prendre position selon un tableau d'antagonismes qui peut être facilement relevé.

Pour	Contre
Jeu, passion	Médiocrité,
Amour de la montagne	conformisme
Respect, responsabilité	Facilité, ennui, stérile
Recherche de style	Baisse des valeurs
	Orgueilleuse attitude
Escalade libre	impérialiste

Aventure, prise de risque	Sclérose, refus de jouer le Jeu Progression mécanique, technologique
Souci des générations futures	Abîmée, salie, fléchée (la montagne)
Abîmée, salie, fléchée (la montagne)	Refus de s'engager

FIG. 2 : Exemples de catégories antagonistes en ordre de marche (Droyer J.-C., 1975).
Dans l'article de 1975, J.-C. Droyer en appelle à réagir avec énergie.

Les divers arguments développés par l'auteur peuvent être regroupés en deux grandes catégories. D'une part, ceux qui relèvent directement du champ de l'alpinisme. D'autre part, ceux qui sont en relation avec des transformations qui affectent l'ensemble de la société dans les années 1970. Ces derniers sont liés à ce que nous pourrions appeler « un effet de contexte ». Utilisés comme des ressources argumentaires, ils vont permettre la mise en correspondance des conflits propre à l'escalade avec les clivages culturels issus de mai 1968, et qui opposent diverses conceptions quant à la bonne manière de vivre. La résonance du conflit s'étend ainsi au delà du champ restreint de l'alpinisme et va permettre de rassembler les pratiquants qui partagent cette sensibilité, autour d'un idéal commun. Dans cette catégorie nous mettons :

- Les thèmes anti-techniques ou anti-technologiques :

Très présents dans l'article de 1975, ils sont en rapport avec l'inversion de « l'image du progrès technique », qui évoquaient dans les années 1950 la possibilité de résoudre toutes les difficultés (le nucléaire, la « Caravelle », la « Conquête de l'espace », etc.) et qui à la fin des années 1960 deviennent synonymes de gaspillage, de pollution, de pillage des ressources naturelles, de pouvoir hyper-centralisé et d'Etat policier, etc.

- Les thèmes écologiques qui sont mobilisés ici pour la protection du rocher (Cordier P., 1974) : « menacé par l'usure de la roche », la taille des prises, (« il faut bannir le marteau »)... renvoient à des préoccupations beaucoup plus larges, comme l'avenir des ressources énergétiques, les déchets nucléaires, les effets pervers de la croissance («Halte à la croissance», rapport du M.I.T., 1972), l'avenir de la planète pour les générations futures, etc.

- Une thématique subversive par la critique du système démocratique et de la société de consommation, dont nous retrouvons quelques formulations comme : « orgueilleuse attitude impérialiste vis-à-vis (de la montagne)», « à l'étroit dans une société bloquée » ou « la médiocrité que développent standardisation et rentabilité, impératifs d'un système qui les dissimule sous le masque de la démocratisation. »

- Le thème de l'opposition des générations, avec l'émergence de nouveaux groupes de pression comme « les jeunes », « les étudiants », « les lycéens », catégories qui se constituent dans les années 1960, en relation avec l'allongement de la scolarisation, l'augmentation du nombre des étudiants et le début du chômage des diplômés. Cette opposition fonctionne dans l'article de J.-C. Droyer (1975) selon le tableau de la figure 3.

- Les thèmes anti-institutionnels « l'institution ne joue pas son rôle ». Le développement de modalités « libres » comme « le vol libre », ou de pratiques sauvages sont tout-à-fait dans les sensibilités du moment.

Au-delà ou par les conflits qu'elle engendre, cette rupture permet de créer une identité collective forte pour un groupe de pratiquants qui peut l'amener jusqu'à constituer ses propres structures (Fédération française de l'escalade, FFE, en 1986).

Les jeunes	Les vieux
Leur technique, leur audace, un style plus raffiné plus exigeant, "à l'étroit... entre le moralisme désuet des générations de leurs parents et le matérialisme agressif des nouvelles".	Virtuoses vieillissants empêcher le progrès habitués, repli, routine sclérose. Insensibles à l'évolution, coupés de l'étranger.

FIG. 3 : La thématique générationnelle comme ressource argumentaire de la légitimation de « l'escalade libre » (Droyer J.-C., 1975).

3) Une logique de diffusion

L'explicitation des principes, la définition des termes, la diffusion des informations par le relais des médias spécialisées qui voient le jour durant cette période⁵, tous ces facteurs contribuent à une plus grande transparence de l'activité, donc étendent son accessibilité. « Dix ans auparavant, les discours circulaient mal et la rareté des analyses, des images ou de certains textes renforçait le caractère exclusif de la pratique » (Chambre D., Tribout J.-B., 1987). La clarification des règles du jeu se traduit par une certaine universalisation à travers la définition de *l'escalade légitime* mais aussi par une standardisation de la cotation des difficultés et de l'aménagement des voies, ce qui influence sur la diffusion ultérieure de l'escalade (début des années 1980).

5. *Montagne et Alpinisme*, revue trimestrielle du CAF, fondée en 1955 (Fusion des revues *La Montagne*, CAF et « *Alpinisme* », GHM) Paris.

Montagne Magazine, revue mensuelle, créée en septembre 1977 ; Grenoble.

Alpinisme et Randonnée, revue mensuelle, créée en novembre 1978 ; Paris.

Vertical, revue trimestrielle, créée en Mai 1985 ; Chamonix.

FONDEMENT DES DIVERGENCES

A travers les diverses prises de position relevées dans les articles de l'époque, le conflit peut être analysé à travers trois types de réactions :

1) Celles qui opposent les acteurs du renouvellement initial vis-à-vis de l'occultation dont ils sont l'objet dans la recomposition de l'histoire de *l'escalade libre*. Leurs critiques peut se résumer par la formule : « Droyer, il n'a rien inventé ! ».

2) Celles qui découlent directement des provocations verbales ou en actes, qui ont émaillé de nombreuses confrontations au cours de cette période. Par exemple, le « dépitonnage sauvage des voies existantes » ou les inscriptions provocatrices en bas des voies.

3) Enfin, celles qui tiennent à l'évolution des principes *légitimes* de l'escalade. En effet, lorsqu'on analyse les écrits de Jean-Claude Droyer entre 1975 et 1979, on observe une évolution manifeste de la définition du *libre*. D'une éthique de « la pureté », du « retour au sources », de l'intransigeance vis-à-vis de l'usage de tout artifice (l'homme seul face au rocher) et de la référence à la haute montagne (« Aimer l'alpinisme », 1975), un certain nombre « d'accommodations éthiques » sont introduites successivement.

Elles concernent :

- La définition du «point d'aide» en 1977. Dès lors les pitons peuvent être utilisés à condition que cela soit signalé.

- Le repérage des voies et leur répétition préalable en « moulinette », puis l'ouverture des voies depuis le haut, variations qui se démarquent des principes initiaux issus de l'escalade anglo-saxonne et qui caractériseront « l'éthique française du libre ».

A travers cette évolution de la définition des règles de l'escalade légitime, s'affirme progressivement la priorité accordée à la performance (qui dans un milieu maintenant normalisé, permet de comparer directement les grimpeurs entre eux), et aux vertus de l'entraînement (musculature spécifique, etc.). Elle traduit la pénétration des valeurs sportives dans un univers qui s'en était démarqué jusque-là. Pour bien comprendre ce qui apparaît en fin de compte comme une double rupture, la mise en relation des transformations de l'escalade avec « le retournement de conjoncture culturelle » identifié au tournant des années 1975 (Defrance J., Pociello C., 1992), nous paraît très fructueuse. Le passage d'une domination de l'idéologie hédoniste, fondée sur les valeurs issues de Mai 1968, à une pénétration remarquable de la sphère économique et marchande dans le « champ sportif », accompagné des divers effets de la médiatisation, pourrait apporter un éclairage convaincant sur la succession des modalités de l'escalade entre 1965 et 1985 (Jouty S., 1985).

CONCLUSION

Alors que la recherche de la difficulté mise en œuvre à travers « l'escalade en libre » consiste en une transgression en douceur de la référence exclusive à la haute montagne (choix de site *ambigu* comme le Verdon, grimpeurs à *temps complet*), *l'escalade libre* se construit comme une rupture radicale à partir de 1975.

Son effet le plus tangible, lorsque nous l'observons aujourd'hui, c'est-à-dire avec « l'œil du témoin instruit des conséquences », tient à ce que cette homogénéisation des règles de *l'escalade libre* rend brusquement les performances directement comparables. La compétition, au sens de rivalité, entre les alpinistes a existé dès les origines, même si elle était souvent « dissimulée » (Allain P., 1987). Mais jusque là, elle ne pouvait être assimilée aux confrontations directes entre pratiquants, propres aux disciplines « sportives ». Le déplacement des espaces de pratiques valorisés, de la montagne, soumise à des contraintes multiples (dangers objectifs, météorologie, etc.) vers la falaise (environnement beaucoup moins « aléatoire »), associé à une uniformisation de la modalité *libériste* de l'escalade, autorise cette fois la compétition entre les individus, même si elle reste pour quelques années encore non institutionnalisée et différée dans le temps. Ce processus de transformation, présenté souvent comme *une libération*, apparaît en fait comme une *normalisation* (au sens d'imposition de normes sportives) dans un domaine qui s'était tenu relativement à l'écart des valeurs sportives jusque là. Nous avons essayé d'analyser la façon dont l'escalade se restructure à travers la construction d'un système d'oppositions symboliques, qui importe dans l'univers de l'Alpinisme des ressources argumentaires « subversives », directement issues de la conjoncture des années 1970. Enfin, nous avons souligné les effets pratiques d'une telle rupture, en particulier une meilleure « visibilité » de cette activité qui favorisera sa diffusion au début des années 1980, auprès de nouvelles catégories de pratiquants. Le renforcement simultané des supports médiatiques propres à l'alpinisme (parution de revues nouvelles, puis rôle de l'audiovisuel) ont constitué un puissant relais de cette expansion.

Durant cette même période, d'autres sports se trouvent confrontés à des opérations similaires. On observe ainsi le développement simultané de styles ou modalités *libres* dans des activités aussi différentes techniquement que la planche-à-voile, le deltaplane, les courses longues, le parachutisme ou... l'alpinisme, qui voient leurs perceptions sociales bouleversées par un renouvellement des catégories culturelles d'appréhension en usage jusque-là. Les travaux réalisés sur ces activités montrent à la fois : une certaine similitude des processus d'élaboration de ces « nouvelles grilles de lecture », mais aussi la spécificité des formes de renouvellement propre à chaque champ sportif, du fait de son histoire, de sa structure particulière, et/ou de son degré d'autonomie. La multiplicité des études qualitatives, portant en France sur une même conjoncture culturelle, devrait permettre à terme, de cerner davantage la dynamique générale de « l'espace des pratiques sportives », et la façon dont il se restructure périodiquement. Et dans un deuxième temps, les hypothèses globalisantes élaborées à cette occasion pourraient être comparées aux résultats d'observations menées dans des pays industrialisés différents du fait de leur histoire, de leur culture, de leur type d'organisation politique ou de leurs traditions sportives.

BIBLIOGRAPHIE

- Allain P., (1 987), *Alpinisme et compétition*, Ed. Arthaud, Paris (1^{ère} édition 1949).
- Bourdieu P., (1980), « Quelques propriétés des champs », in *Questions de sociologie*, Paris, Ed. de Minuit, pp. 113-116.
- Bourdieu P. (1987), «Espace social et pouvoir symbolique », in *Choses dites*, Ed. de Minuit, Paris, pp. 147-166.
- Chambre D., Tribout J.B. (1987), *Le 8^{ème} degré*, Paris, Ed. Denoël, in introduction de J.-M. Troussier.
- Clément J.-P., Defrance J. (1987), « L'évolution du sport: Structures et Conjoncture», in *Sport et changement social. Actes des premières journées d'étude de la société Française de sociologie du sport*, Bordeaux, Maison des sciences de l'homme, pp. 249-257.
- Clément J.-P. sur les sports de combat : Etude de trois disciplines de combat et de leurs usages sociaux. Thèse de doctorat de sociologie. Paris VII, 1985.
- Cordier P. (1974), « Assurage et écologie », *La Montagne et Alpinisme*, n° 2, CAF.
- Defrance J. (1985), « L'adoption de la perche en fibre de verre », in *Culture technique*, n°13 (spécial sport, technique et société), pp. 128-136.
- Defrance J. (1989), « Un schisme sportif » sur l'athlétisme ; *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°79, pp. 76-91.
- Defrance J., Pociello C. (1992), « Structures et évolutions du champ sportif français », 1960-1990 : « Essai d'analyse fonctionnelle, historique et prospective », in *Echange et controverses*, n°4, APPEC.
- Droyer J.-C. (1975), *La montagne et Alpinisme*, n°4, 1975, C.A.F.
- Droyer J.-C. (1977), « Escalade libre : quelques réflexions pour l'avenir », *Paris-Chamonix*, n°21, section de Paris du CAF.
- Dunning E., Sheard K., « La séparation des deux rugbys », in *Actes de la recherche en sciences sociales sociales*, n°79, septembre 1989, pp. 92-107, paru dans *International Review of Sport Sociologie*, vol. 2, 11, 1976.
- Goodman N. (1975), *Manières de faire le monde*, Paris, Ed. J. Chambon
- Hamon H., Rotman P. (1988), *Génération*, 2 Tomes, Le Seuil, Paris.
- Jouty S. (1985), « L'histoire de l'alpinisme est une énigme ! », *Culture technique*, n°13.
- Léger D., Hervieu B. (1979), *Le retour à la nature*, Le Seuil, Paris.
- Loirand G. (1989), « De la chute au vol », sur le parachutisme ; *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°79, pp. 37-49.
- M.I.T. (1972), Delaunay J., Meadows Do, Meadows De, Randers J., Behrens W., « Halte à la croissance », Fayard, Paris.
- Pociello C. (éd.) (1981), *Sports et société*, Vigot, Paris.
- Pociello C. (1991), « L'escalade dans le champ socioculturel », in Dupuy C. (éd), *Escalade 89*, Actio, Joinville-le-Pont, pp. 10-20.